

Vingt ans plus tard.

« Tu es fière, Gamine... » Absolument pas, aurais-je pu répondre à Jo, tandis que je fixais mon reflet dans le miroir de l'entrée. Je ne me reconnaissais pas dans cette tenue ; cette robe noire, achetée dans l'urgence. À La Datcha, on ne portait pas de noir. À La Datcha, on portait du blanc, du jaune paille, du rose, du vert, du bleu. À La Datcha, on portait les couleurs de la joie. J'aurais voulu être courageuse, m'afficher avec une robe en lin colorée. Mais le chagrin m'empêchait de faire un coup d'éclat. Me le pardonnerait-il ? Se moquerait-il de moi ? Comprendrait-il ma colère ? Je l'espérais, il avait la même que moi, tapie au fond de lui. Je glissai dans mon sac le brouillon de mon texte. J'en voulais à la Terre entière d'avoir dû faire ça, d'avoir dû me faire du mal en écrivant ces mots, ces phrases pour retracer sa vie. Je ne voulais pas entendre l'écho de ma voix les prononcer dans quelques heures. Et pourtant, j'allais le faire. Pour lui. Pour elle. Pour eux. Pour l'existence que je menais et que je leur devais.

Je claquai la porte du moulin et me dirigeai vers la cour, saturée de voitures. C'est à peine si je distinguais la fontaine. En temps ordinaire, j'aurais été folle de joie ; l'hôtel était plein. Mais pas pour les bonnes raisons. Enfin si... Le contraire m'aurait fait entrer dans une rage dévastatrice. Chacun avait une bonne raison d'être présent. Les clients avaient débarqué des quatre coins du pays. Les premiers avaient pris les dernières chambres libres – la saison débutait simplement en ce milieu de printemps –, les suivants avaient été gracieusement logés dans les hôtels et les chambres d'hôtes voisins. J'ignorais comment la nouvelle s'était propagée. Personne n'avait pris le temps de s'en charger. À croire que des pigeons voyageurs s'étaient envolés pour les avertir...

En m'approchant du cœur de La Datcha, je me contentai d'un salut de la main à ceux que je croisais. Personne n'osa m'approcher, ma mine sombre dut les en dissuader. Ce n'était pas encore le moment. Il me restait à vérifier que tout soit prêt pour après, même si je n'en doutais pas. C'était une excuse, je devais gagner encore un peu de temps. Le reculer. L'arrêter. Je disparus par le passage secret – l'entrée des artistes – entre La Datcha et le restaurant. Je poussai la lourde porte et m'enfonçai dans les cuisines. Charles, notre chef, ne perçut pas ma présence, du moins il n'en laissa rien paraître. Il avait dû cuisiner toute la nuit sans fermer l'œil ni rentrer chez lui. Amélie, sa femme, l'avait certainement attendu, sans dormir non plus. Je m'approchai de lui, posai ma main sur la sienne, tremblante.

La Datcha

– Charly, lui dis-je doucement, je crois qu'on va avoir ce qu'il faut... Il va falloir que tu te changes.

– Je sais...

Il lâcha sa poêle et éteignit le feu. Il m'attrapa par les épaules, nous soupirâmes profondément d'un même mouvement. Nous nous connaissions depuis vingt ans. Malgré nos différences spectaculaires, à l'époque, nous avions fait nos armes ensemble à La Datcha, en nous soutenant, en nous secouant mutuellement, en nous enthousiasmant. Plus besoin de mots entre nous. Nous restâmes de longues minutes l'un contre l'autre, je puisai dans cette étreinte une dose de courage pour poursuivre mon chemin.

– À tout à l'heure, murmurai-je en me détachant de lui.

Au moment où j'allais franchir la porte d'entrée de La Datcha, des voix dans mon dos apaisèrent les battements de mon cœur.

– Maman !

Je me retournai et dévalai le perron pour accueillir Alexandre et Romy dans mes bras. Mon fils de douze ans se nicha contre moi comme un petit enfant. À se demander si en quelques jours il n'avait pas régressé à l'âge de huit ans, comme sa sœur. Je croisai le regard inquiet de Samuel, leur père, qui s'occupait d'eux en ce moment. Il nous rejoignit et déposa naturellement un baiser dans mes cheveux. Malgré notre séparation, nous avons réussi à conserver tendresse et complicité. Sans lâcher mes enfants, je lissai un pli imaginaire sur sa veste de costume, le voir ainsi habillé m'amusa, malgré le contexte.

– Tu es beau, lui glissai-je.

Il rit et glissa derrière mon oreille une mèche de cheveux rebelle.

– Je ne pensais pas dire ça un jour, mais j’aurais préféré me passer de ce compliment.

J’embrassai sa joue fraîchement rasée.

– On y va ? lui proposai-je.

Cela faisait longtemps que nous n’avions pas fait bloc tous les quatre. Je remerciai intérieurement Samuel d’être arrivé au bon moment. J’allais peut-être réussir à être fière. La réception grouillait d’amis, de clients, de voisins, de gens du village. L’absence était pourtant omniprésente. Il y eut des étreintes, des mots de réconfort murmurés, des pleurs discrets, des éclats de rire tristes. Certains voulaient savoir l’heure à laquelle le cortège partait. Tout le monde attendait mon feu vert, malgré moi, on m’attribuait le rôle de chef d’orchestre de la journée.

– Où est Macha ? me demanda Samuel en m’entraînant à l’écart.

– Dans la bibliothèque.

Je jetai un coup d’œil à la pendule, il était temps. J’embrassai les enfants en leur demandant d’être sages et de rester avec Samuel. Les grands yeux noirs de ma fille – les mêmes que son père – se remplirent de larmes, je caressai sa joue, tirillée entre l’envie de la consoler, de la prendre dans mes bras pour nous enfuir et mon devoir.

– J’ai peur, maman.

– Je sais, moi aussi.

– Viens, Romy, lui dit son frère.

D’autorité, il l’embarqua. Je les fixai jusqu’à ce qu’ils disparaissent au milieu des invités que, pour la plupart, ils connaissaient. Ici, ils n’étaient pas perdus, ils

trouveraient toujours quelqu'un pour s'occuper d'eux. Même si, désormais, ils ne vivaient plus à La Datcha qu'une semaine sur deux, ils y avaient grandi.

– Je te laisse.

– Hermine, me retint Samuel en m'attrapant par la main.

Je le regardai par-dessus mon épaule, il avait toujours ce sourire tendre au visage.

– Tu vas tenir le coup ?

– Bien sûr, tu me connais... Je te fais signe.

Il acquiesça.

J'inspirai profondément devant la porte fermée de la bibliothèque. Je connaissais chaque recoin de cette pièce. J'y avais lu tellement de livres grâce à Macha, la littérature russe surtout, si chère à son cœur. Combien de fois Jo m'y avait-il trouvée endormie sur le canapé au petit matin ? Le grincement des gonds signala mon arrivée, sans susciter la moindre réaction. J'avançai silencieusement, irrésistiblement attirée par eux, bouleversée par leur dernier tête-à-tête. Macha, assise sur une chaise peu confortable à côté de son Jo, caressait tendrement le cercueil. Elle lui chantait à voix basse des mots d'amour en russe, lui susurrant encore et encore *Doucha moya*, mon âme. Quand elle me l'avait traduit une vingtaine d'années auparavant, j'en avais eu les larmes aux yeux, j'avais pourtant le cuir dur à l'époque. Je ne connaissais rien de l'amour, je n'y croyais pas. *Doucha moya* m'avait frappée en plein cœur.

J'étais convaincue qu'elle était là depuis l'aube. Elle avait dû se réveiller à son heure habituelle,

5 h 30. Elle s'était habillée de sa robe portefeuille bleu marine, sa robe de deuil. Elle s'était rendue dans sa cuisine de La Datcha, s'était fait son café, elle avait dû se forcer à avaler son petit déjeuner. Puis elle était allée rejoindre son mari, comme elle l'avait fait chaque jour de ces cinquante-cinq dernières années. Du jardin, elle était passée à la bibliothèque. Macha avait vieilli d'une décennie en quelques heures. Ses cheveux – toujours rassemblés en chignon sur la nuque –, qui jusque-là étaient encore garnis de traces brunes, étaient désormais blancs. Sa mèche blanche, qui m'avait tant impressionnée quand je l'avais rencontrée, avait tout contaminé en une nuit. Il avait fallu que Jo la laisse pour que la vieillesse l'envahisse. Trop de chagrin. Trop de larmes. Une solitude qui pour elle serait impossible à combler.

– *Goloubka*, approche, chuchota-t-elle en tendant la main vers moi.

Quand elle m'avait appelée *ma colombe* dans sa langue maternelle pour la première fois, j'avais compris que je faisais partie d'elle, qu'elle m'offrait son cœur et son affection. Son amour. Avec Macha et Jo, j'avais découvert l'amour. L'amour qui fait du bien, qui soigne, qui répare, qui fait grandir. J'embrassai sa paume, sans cesser de fixer Jo. Ma main libre se posa sur le bois. Comment pouvais-je briser davantage le cœur de cette femme que j'aimais plus que tout ? Je m'accrochai au cercueil et serrai sa main si fragile et si forte dans la mienne. Je me perdais dans cette étreinte entre ces deux êtres qui m'avaient permis de devenir la femme que j'étais, tentant de maîtriser les tremblements de mon corps et retenant les larmes qui montaient.

La Datcha

– C'est l'heure ? me demanda-t-elle d'une petite voix qui n'était pas la sienne.

– Pardonne-moi, Macha.

Sa respiration douloureuse broya mon cœur déjà mal en point. Elle embrassa le creux de mon poignet pour me signifier son pardon.

– Jo va quitter La Datcha. Sa Datcha... J'aurais dû partir la première... Va les chercher, *Goloubka*.

C'est en titubant que je quittai la bibliothèque. À peine avais-je ouvert la porte que Samuel se matérialisa sous mes yeux.

– Où sont les enfants ?

– Avec Amélie, ne t'inquiète pas.

– Peux-tu aller chercher les autres ?

Il ferma les yeux quelques secondes, sa mâchoire tressaillit. Cinq minutes plus tard, il revenait accompagné de Charly, de Gaby – notre historique et légendaire chef –, et d'un employé des pompes funèbres puisqu'il manquait le quatrième porteur de cœur. Nous pénétrâmes dans la pièce en silence. Macha enlaçait Jo, son unique amour, une dernière fois. Nous patientâmes sans dire un mot. Puis, elle se releva, recula de quelques pas. C'était le signal. Avant que les hommes ne s'acquittent de leur triste devoir, je saisis le bras de Samuel et l'encourageai du regard. Il secoua la tête, submergé. La mort de Jo l'atteignait beaucoup plus que je ne l'aurais imaginé. À l'exception du croque-mort, tous déposèrent un baiser respectueux sur la joue de Macha. Ils se positionnèrent après avoir reçu les consignes et, d'un même élan, soulevèrent le cercueil de Jo. Je fixai leurs mains portant, pour les plus jeunes, un parrain de substitution et pour Gaby, le compagnon de toujours.

Ce dernier sanglotait, inconsolable. Ils avancèrent d'un pas solennel, presque militaire. Les regards de Samuel et de Charles braqués droit devant eux, noirs de chagrin, ne voyaient rien. Je m'écartai à leur passage. Macha, d'une dignité bouleversante, fermait la marche. Elle ralentit son pas et me sourit.

– Suis-moi, *Goloubka*, et prends tes petits avec toi, m'ordonna-t-elle.

L'espace d'un instant, je la revis vingt ans plus tôt, déterminée, douce et autoritaire à la fois, mais toujours fière. Jo suivi de sa femme traversa La Datcha une dernière fois, au milieu d'une haie d'honneur, sous les yeux de ses amis, des villageois, de ses clients, de ses anciens saisonniers. De quiconque passé par La Datcha. Macha s'arrêta sur le perron, je restai à sa droite, Alexandre et Romy accrochés à ma main gauche. Ses yeux vert doré remplis d'eau ne cessaient de fixer Jo.

– C'est fini, Jo est parti.

Le cimetière était bondé ; tout le monde avait voulu accompagner Jo jusqu'au bout, certains s'étaient glissés entre les tombes, des parents avaient hissé leurs enfants sur les murs de l'enceinte. Tout le monde le connaissait à des kilomètres à la ronde. Le curé du village égraina ses prières, bénit son corps, et ne put s'empêcher d'ajouter quelques mots. Jo ne mettait pas les pieds dans une église, jamais, il avait peur que la foudre lui tombe sur la tête, mais il avait le respect du sacré datant d'une autre époque, la crainte de Dieu, et aimait discuter, parlementer avec son représentant. Le curé nous raconta leurs conversations sans fin autour d'un pastis au Café de la Poste

de Goult qui se poursuivaient avec la dégustation de l'aïoli les jours de marché. Il nous apprit que Jo pensait ne pas réussir à se faire pardonner tous ses péchés, mais qu'il le disait toujours en riant et en commandant une nouvelle tournée. Il n'en était plus à un près, précisait-il. Des rires s'élevèrent dans l'assistance, même Macha ne put se retenir.

– Mon ami, ne t'inquiète pas, le Bon Dieu pardonne tout à des hommes comme toi.

Après quelques minutes de silence, il me fit signe. J'embrassai tendrement la joue de Macha et avançai.

– Jo, j'avais préparé un discours, mais tu détestes ça, alors il va rester au fond de ma poche. Je ne suis pas là pour raconter ta vie, toi qui aimais si peu en parler. Tu as la pudeur de ceux qui ont grandi seul, je ne te mettrai pas mal à l'aise, j'ai la même que toi. Tu m'as appris à en être fière, à l'assumer. Je voudrais que tu voies tous ces gens qui t'aiment autour de toi, autour de Macha. La Datcha est bondée, Jo, elle vit pour toi, elle vivra toujours pour toi. Dans quelques heures, elle sera bruyante de cette musique tzigane que tu aimais, nous boirons, nous danserons, nous vivrons comme tu l'as toujours fait. Fais-nous confiance pour que les traditions soient respectées. On a tous un souvenir avec toi, un pan de vie pour les plus chanceux. Je laisse chacun se plonger dans sa mémoire et chérir le temps passé à tes côtés. Le mien, le nôtre à toi et à moi, m'a changée à jamais, il a fait de moi la femme que je suis. Tu m'as ouvert la porte de ta maison, sans me connaître, sans me juger, tu m'as tendu la main. Tu m'as appris l'espoir, le travail, la famille... je suis forte et fière de tout ce que tu m'as offert, sans jamais

rien attendre en retour. Je te croyais éternel, Jo, je me suis trompée. Je t'en veux, tu sais. Horriblement. Pour la première fois depuis que je te connais, je suis prête à braver ma trouille de t'affronter et te gueuler dessus, gueuler plus fort que toi. Ça te donne un aperçu de ma colère. Tu n'avais pas le droit de nous quitter si vite, en quelques heures, sans nous laisser le temps de nous préparer à ton absence...

J'eus besoin de quelques secondes de pause, je soufflai doucement avant de reprendre.

– Et pourtant, je suis heureuse de la manière dont tu nous as quittés, sur la terrasse de ton restaurant, au milieu de tes clients, après avoir servi une dernière rincette de ce rouge fort avec lequel tu raffolais nous saouler. Tu as rejoint votre ange. Dis-lui que j'aurais aimé la connaître, que j'en aurais été honorée. Ne vous inquiétez pas, elle et toi, je reste là pour Macha, je veille sur elle, pour toujours.

J'osai lever les yeux vers Macha, elle me sourit, je repris à nouveau ma respiration.

– Jo... merci de ne jamais avoir prononcé mon prénom. Merci de m'avoir toujours appelée Gamine... Cela signifie tant pour moi et nous n'en avons jamais parlé... Notre réserve commune m'a empêchée de te dire... j'espère que tu sais...

Je lui envoyai un baiser sur le bout de mes doigts avant de caresser une dernière fois le bois du cercueil. La tête basse, je rejoignis ma place, luttant contre les larmes. Macha saisit mon visage entre ses mains, embrassa mon front et plongea ses yeux dans les miens.

– *Goloubka*, sois rassurée, il sait. Jo sait...

La Datcha

La Datcha vibrait. La soirée se tiendrait uniquement dans la maison principale. L'origine. Le restaurant était fermé. Les enfants – les miens, ceux de Charles et Amélie, et tous les autres – couraient dans le jardin, le verger, autour de la piscine, ils slalomaient entre les invités, ils riaient, passant de l'extérieur à l'intérieur pour chiper des petits fours et des brochettes. Ils faisaient rire. Les braseros et les flambeaux étaient allumés, les guirlandes guinguettes éclairaient la pergola, les Tziganes – amis de toujours de Jo – jouaient leur musique mélancolique, entraînante et envoûtante. Dans un canapé, Macha recevait les condoléances avec patience, gentillesse, douceur, indulgence. Tout en gardant un œil sur elle, je passais de la salle à manger à la terrasse, en faisant des détours par la réception, je m'assurais que personne ne manque de rien, je discutais avec le maximum de gens, je voulais que personne ne se sente à l'écart. Nous pleurons Jo, mais ce devait être une fête. Ceux qui avaient travaillé à La Datcha, ne serait-ce qu'une journée pour dépanner, mettaient la main à la pâte pour le service. J'aperçus Samuel et Macha échanger à voix basse. Il eut un sourire en coin triste. Quelques minutes plus tard, il arrivait dans mon dos.

– De la part de Macha.

Il fit passer un verre de vodka par-dessus mon épaule. Je refusai d'un mouvement de tête. Elle ne l'entendait pas de cette façon, de l'autre côté de la terrasse, son regard hypnotisant m'ordonna de boire.

– Relâche la pression, Hermine, s'il te plaît, chuchota Samuel à mon oreille. Jo n'aurait pas rêvé mieux.

Je fermai les yeux et avalai cul sec. Brûlure. Décharge électrique.

– Merci, lui dis-je en lui redonnant le verre.

Puis, je retournai à mes obligations. Qui n'en étaient pas, contrairement à ce que Samuel avait l'air de penser. Je le faisais parce que j'en avais envie. Je voulais que, malgré le chagrin et la raison de cette réunion, tout le monde soit heureux. Je voulais que Macha se dise que son Jo était parti à l'image de sa vie, en convivialité, en musique. Le bonheur de ses clients, de ses amis et de sa famille était tout ce qui lui importait, ce qui le faisait encore se lever avant le soleil à plus de quatre-vingts ans. Et je devais reconnaître que me perdre dans cette agitation m'aidait à tenir. La vie de La Datcha me permettait d'affronter, de garder la tête haute. D'être fière. Comme ils me l'avaient appris.

J'étais en proie à des hallucinations bienvenues ; je voyais Jo partout, j'entendais son rire franc et puissant, le son des baisers qu'il déposait sur les joues de sa femme quand il pensait que personne ne le regardait, le clac de son Zippo quand il allumait ses Café Crème en fin de soirée. La nuit était totalement tombée ; la musique était plus forte, des couples de danseurs avaient investi une piste improvisée sur la terrasse, devant les musiciens. Les plus anciens emmenés par Gaby, l'ami d'enfance, s'étaient regroupés autour d'une table et d'une partie de cartes, se remémorant les entourloupes de leur copain. J'en aurais presque souri. Samuel vint me chercher, Macha souhaitait me parler. J'abandonnai ce que je faisais et la rejoignis au plus vite. Son visage commençait à accuser les traces de la fatigue.

– Comment te sens-tu ?

La Datcha

– Ne t’inquiète pas, je vais bien. Tout le monde est aux petits soins avec moi, on m’apporte à manger, on m’apporte à boire. Jo est heureux de voir une telle fête.

Pour Macha, Jo se conjuguerait au présent pour l’éternité.

– À une petite exception... poursuivit-elle.

– Dis-moi.

Elle attrapa ma main et me sourit tendrement.

– *Goloubka*, danse.

Je cherchai à me dégager, mais elle avait une poigne de fer étonnante.

– Non, tu ne peux pas me demander... je ne peux pas... je vais...

– Depuis que tu as mis le pied ici, tu as toujours dansé aux fêtes de La Datcha. Souviens-toi de ta première fête ici... Ce soir, ce doit être la plus belle, n’est-ce pas ?

J’étais incapable de lui répondre.

– Je ne te ferai pas l’affront de te demander de le faire pour lui. Il n’aurait pas aimé que je te fasse du chantage, et il aurait eu raison. Je veux que tu le fasses pour toi. Ne te laisse pas dévorer par ton chagrin... Ressens-le et vis-le ce soir, après, il sera trop tard, crois-moi. C’est un ordre.

– Très bien, capitulai-je.

Elle sourit, satisfaite et triste. Puis, elle attrapa la bouteille de vodka sur la table devant elle, en servit deux verres, m’en tendit un.

– Que l’âme de Jo reste à jamais à La Datcha, peu importe l’avenir. Peu importe ma propre mort. Nous vivrons toujours dans ces murs. Que ce qu’il a transmis ne disparaisse pas.

Du haut de ses quatre-vingts ans, elle avala son verre d'un trait, sans la moindre difficulté. Sans la quitter des yeux, je l'imitai.

– Va, *Goloubka*. Va, et danse.

Je l'embrassai et partis rejoindre la piste. Au passage, je trouvai Alexandre et Romy, je les attrapai contre moi et les embarquai dans mon étourdissement. Ils savaient danser depuis tout petits ; dès l'âge du biberon, ils avaient participé aux soirées de l'hôtel. Ils s'en donnèrent à cœur joie. Voir leur sourire me déchargea d'une partie de la tension qui m'habitait. Mais ce n'était pas suffisant. Je le sentais. Macha avait enclenché un processus que je devais mener à son terme.

– Papa ! cria joyeusement Romy.

Il se joignait à nous. Il prit sa fille dans les bras et la fit tourner. Très vite, elle lui demanda d'arrêter et s'échappa. Alexandre me fit un bisou sur la joue.

– Je peux te laisser, maman ?

– File, mon trésor.

Il partit en courant et je ne bougeai plus. Samuel était tout aussi stoïque que moi.

– Je sais qu'on ne devrait pas, lui déclarai-je. Mais pour nos souvenirs d'ici, nos souvenirs de Jo, nos instants de bonheur, parce qu'il y en a eu, pour croire que ça va aller, l'espérer, fais-moi danser, Samuel. Ne t'arrête pas, surtout pas.

Il ne me répondit pas, mais entrelaça nos mains et nous dirigea au centre de la piste. On nous fit place et nos musiciens se lancèrent dans un morceau que je connaissais par cœur, ils le savaient. Je suspectais Macha de leur avoir demandé d'attendre le bon moment pour le jouer. Je chantai à m'en époumoner,

La Datcha

je chantai les mots d'une langue qui n'était pas la mienne, mais que Macha m'avait traduits. Je chantai des mots qui racontaient l'histoire d'un peuple qui n'était pas le mien. Je chantai des mots de souffrance, d'espoir. Après, je ne touchai plus terre, Samuel me fit perdre pied ; son endurance à me faire danser n'avait pas de limite. Vite, très vite, les larmes déferlèrent sur mes joues, je n'arrêtai pas de danser pour autant, Samuel ne ralentit pas la cadence. M'étourdir. Évacuer. Vivre. Je noyai mon chagrin en m'épuisant dans les bras du père de mes enfants, de cet homme que j'avais aimé, je pleurais dans les larmes, la sueur, les rires, les vapeurs d'alcool, ma tristesse d'avoir perdu le père que je n'avais pas eu. Samuel m'observait, guettant le moment où je dirais stop. Il n'était pas près d'arriver.

Effectivement, je fus incapable de demander grâce. J'étais encore consciente, mais dans un état brumeux. J'étais ivre de larmes, de chagrin, de fatigue. Il ne restait que les plus proches. Samuel devait me soutenir pour que je ne m'écroule pas. Il me guida jusqu'à Macha.

– Je suis fière de toi, me dit-elle. Tout ira mieux demain. Va dormir.

Elle me prit dans ses bras.

– Macha, je... je...

Elle desserra son étreinte et, sans me laisser le temps de finir ma phrase, elle s'éclipsa en direction de sa chambre, digne jusqu'au bout de cette journée.

Quelques minutes plus tard, Samuel et moi quittions La Datcha. Nous restâmes silencieux

jusqu'au moulin, rattrapés par la réalité. Devant la porte de chez moi, après avoir rassemblé mes idées, je me décidai à ouvrir la bouche :

– Pardonne-moi pour ce soir.

– J'en avais besoin aussi. Et... ça faisait longtemps qu'on n'avait pas dansé tous les deux.

Je hochai la tête, émue. Un silence chargé de souvenirs se glissa entre nous. Samuel devait revivre toutes nos soirées à La Datcha, moi, je repensais à ma première évoquée par Macha, où il n'était pas.

– Je peux te laisser ? reprit-il. Les enfants ne tiennent plus debout, je dois les ramener chez moi.

Je l'attirai dans mes bras, mon visage se nicha dans son cou.

– Merci. Bonne nuit, Samuel.

Il embrassa mes cheveux et tourna les talons.

Dix minutes plus tard, je m'écroulai sur mon lit. Le mal de crâne serait diabolique demain. Jo aurait jubilé de me voir dans un état pareil. Nous l'avions fêté à hauteur de sa démesure, avec honneur et panache. Les paroles du toast de Macha qui avaient déclenché mon lâcher-prise furent mes dernières pensées avant de sombrer. « Que l'âme de Jo reste à jamais à La Datcha, peu importe l'avenir. Peu importe ma propre mort. Nous vivrons toujours dans ces murs. Que ce qu'il a transmis ne disparaisse pas. »

Elle pouvait me faire confiance.